

Passions antiféministes d'hier et d'aujourd'hui

Le féminisme a depuis longtemps des adversaires résolus. L'histoire des antiféminismes montre à la fois la stabilité de leur argumentaire anti-égalitaire et leurs stratégies d'adaptation aux changements sociaux, politiques et culturels ⁽¹⁾.

Christine BARD, professeure d'histoire contemporaine à l'université d'Angers et membre sénior de l'Institut universitaire de France

L'antiféminisme, soit l'opposition en mots ou en actes à l'émancipation des femmes, a une longue histoire, prise dans une « controverse d'égalité » qui prolonge la vieille « querelle des femmes ». Il n'offre pas un corpus idéologique d'idées ou d'auteurs homogène et pourtant, il constitue un contre-mouvement permanent, influent, qui traverse les clivages politiques classiques, même si son ancrage réactionnaire est essentiel. L'antiféminisme n'est pas toujours revendiqué comme tel. Il se prétend parfois féministe. Ruse, flou et brouillage sont des stratégies payantes. Les antiféminismes se concentrent sur certaines luttes ou les visent en bloc, qu'il s'agisse de l'égalité dans le monde du travail, la sphère culturelle, la vie politique. Leurs formes varient : de la blague de comptoir au crime, en passant par des discours politiques ou savants et des œuvres de fiction. A l'instar des féminismes, souvent associés à d'autres combats pour la démocratie, le progrès social, les droits humains, les antiféminismes passés et présents se situent souvent à une intersection qui implique la xénophobie, l'antisémitisme, l'islamophobie, l'antiprotestantisme (liste non close)...

Combat préventif, pendant l'époque révolutionnaire et post-révolutionnaire, l'opposition à l'émancipation des femmes répond par anticipation, puis directement à des luttes féministes réelles. Cette réaction triomphe dans les contextes de régression des droits et libertés démocratiques, favorisée dans les périodes de remise en ordre de la société après de grands bouleversements tels que des guerres et les crises démographiques. La hantise du déclin national, à l'arrière-plan, colore l'histoire française de l'antiféminisme marquée par la crainte de la dépopulation et de l'immigration.

Les antiféminismes de la première vague

A la fin du XIX^e siècle apparaît le terme d'antiféminisme pour désigner l'opposition à un mouvement féministe en plein essor. L'enjeu, c'est l'entrée des femmes dans la sphère publique : dans le débat politique, avec la question du droit de vote, dans le monde du travail et des luttes sociales, mais aussi sur la scène culturelle. L'intégration des femmes dans cette sphère publique remet en cause la sphère privée telle qu'elle a été pensée par le droit et

la morale dominante : la femme, reine du foyer, exclusivement vouée au mariage, à la maternité, à l'éducation, dans un contexte démographique sensible. Face à cette révolution, non violente mais profonde, s'attaquant aux fondements patriarcaux de la société, les réactions sont virulentes. Aucune organisation spécifiquement antiféministe n'est créée en France, contrairement à l'Angleterre ou à l'Allemagne. Aucune centralisation. Pas de leader reconnu. Mais des réactions multiformes d'hommes et de femmes maniant la caricature, le pamphlet, le discours. Le dénigrement des féministes, de leurs idées, de leurs activités est souvent associé à la misogynie.

Dominée par l'Action française, la droite nationaliste et antisémite combat le féminisme mais n'a pas le monopole du discours réactionnaire, comme le montrent les arguments opposés au vote des femmes. Alors que les féministes arrachent quelques droits, déjà, leurs luttes sont occultées : c'est une forme courante d'antiféminisme que d'attribuer les progrès de l'égalité à l'inexorable et naturelle évolution des sociétés.

L'un des points de cristallisation de l'antiféminisme est la « dépopulation », une invention des premiers démographes qui étaient tous des militants natalistes. Les féministes sont rendues responsables de la baisse de la natalité. Zola, dans *Fécondité*, paru en 1899, dénonce l'amour infécond. Il n'est pas nécessaire d'être misogyne pour être antiféministe. La plupart des intellectuels et des romanciers des années 1900 rejettent la perspective de l'égalité des sexes et partagent une vision crépusculaire de l'état des relations hommes-femmes. La caricature apporte une contribution décisive, surtout en France, dans une tradition gauloise et misogyne : on y croise des viragos en pantalon, des hommes

(1) Christine Bard est intervenue lors de la deuxième table ronde « Égalité : où en est-on ? » de l'université d'automne de la LDH des 28 et 29 novembre 2022.

Références

- C. Bard, M. Blais, F. Dupuis-Déri (dir.), *Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui*, Puf, 2019
- M. Della Sudda, *Les Nouvelles Femmes de droite*, Hors d'atteinte, 2022

DOSSIER

Luttes des femmes et mouvements féministes

« L'antiféminisme n'offre pas un corpus idéologique d'idées ou d'auteurs homogène et pourtant, il constitue un contre-mouvement permanent, influent, qui traverse les clivages politiques classiques, même si son ancrage réactionnaire est essentiel. »

coincés à la maison donnant le biberon pendant que les femmes partent au combat ou au travail, des émancipées qui divorcent, des avocates dépoitraillées, des hommes battus par leur épouse, des bas-bleus ridicules, des féministes nullipares aigries par le célibat... L'image des féministes laides, violentes et androphobes marque durablement les esprits. L'inversion de la domination et la victimisation des hommes ont ainsi une très longue histoire. Si elle ne choque pas plus que cela, c'est aussi parce qu'il est largement admis que « si les hommes font les lois », « les femmes font les mœurs ».

Le régime de Vichy n'aura qu'à puiser dans cet héritage, et s'inspirera aussi d'un antiféminisme nazi qui prône « l'émancipation de l'émancipation ». Sous la forme anodine du roman pour jeunes filles, ce message infuse avec, par exemple, la série des *Brigitte*, de Berthe Bernage.

L'antiféminisme contemporain

En quoi l'antiféminisme d'aujourd'hui est-il différent de celui de la première vague ? Certains points communs retiennent l'attention : les rhétoriques ressassées sur l'inutilité du féminisme ayant atteint ses buts ou la distinction entre bon et mauvais féminisme (le bon étant l'ancien, ou n'étant pas féministe), la pathologisation des militantes, leur stigmatisation en tant que femmes laides (voir l'autocollant d'Égalité et réconciliation, en 2022). Comme dans les années 1930, l'état de crise de la société – économique, environnementale, sociale, politique, culturelle – favorise ce type de discours. Les anxiétés se combinent. Héritier du pessimisme de la fin du XIX^e siècle, le déclinisme prospère, sur un fond imaginaire de dévirilisation de l'homme blanc. Le succès d'un Michel Houellebecq en témoigne. Le logiciel de l'extrême droite et de l'ultradroite met toujours en avant le refus de l'égalité, au nom d'un principe encore souvent admis comme une évidence : le fondement naturel des différences sociales entre les sexes. Sous la houlette de catholiques traditionalistes, un antiféminisme de combat s'est développé, adapté à un « acquis » du féminisme : le droit des femmes à disposer de leur corps.

Mais l'essor de l'extrême droite suppose l'adhésion d'un nombre croissant de militantes et de votes féminins et conduit à des adaptations, ce qui libère un espace pour un discours plus agressif qu'Eric Zemmour a porté lors de la campagne présidentielle en 2021-2022. La féminisation de l'extrême droite va de pair avec un fémonationalisme⁽²⁾ qui prétend défendre les femmes occiden-

(2) Concept inventé par la chercheuse Sara R. Farris qui le définit comme « la mobilisation contemporaine des idées féministes par les partis nationalistes et les gouvernements néolibéraux sous la bannière de la guerre contre le patriarcat supposé de l'islam en particulier et des migrants du Tiers Monde en général ».



tales menacées par « l'islamisation de l'Europe ». La captation du qualificatif féministe par l'extrême droite appelle à la vigilance : le féminisme d'extrême droite n'existe pas. Venue de la gauche, l'idée que le féminisme est « l'idiot utile » du néolibéralisme triomphant séduit aujourd'hui un Michel Onfray, et, depuis un quart de siècle, Alain Soral, qui a balisé ce terrain de la lutte contre ce qu'il appelle la « féminisation de la société » et la dévirilisation des hommes. Soral l'antisémite réactive également une forte intersectionnalité des haines sur son site Égalité et réconciliation. La droite identitaire, en progrès partout en Europe, dispose d'une doctrine antiféministe assez complète qui lui donne une grille de lecture du monde.

L'antiféminisme religieux s'inscrit dans la continuité d'une opposition de longue date à l'émancipation des femmes. Sous l'étiquette de « nouveau féminisme », l'encyclique *Evangelium vitae* de Jean-Paul II (1995) prônait un modèle traditionnel. Avec

« La féminisation de l'extrême droite va de pair avec un fémonationalisme qui prétend défendre les femmes occidentales menacées par "l'islamisation de l'Europe". La captation du qualificatif féministe par l'extrême droite appelle à la vigilance : le féminisme d'extrême droite n'existe pas. »



C. Bard (à droite sur la photo, accompagnée de Frédérique Pigeyre, Françoise Dumont et Amélie Dionisi-Peyrusse): « Dans le passé, les oppositions les plus virulentes à l'égalité, décrédibilisées par leurs excès, n'ont pas été nécessairement les plus efficaces, mais est-ce encore le cas en ce début de siècle enflammé par les "passions tristes" et fragilisé par la dégradation de la démocratie? »

Benoît XVI, c'est un antiféminisme de combat qui s'impose, en riposte au mariage pour tous. Le féminisme est alors redéfini comme une « *autodestruction de l'homme et donc une destruction de l'œuvre de Dieu lui-même* » (« Rencontre avec les mouvements catholiques pour la promotion de la femme », Le Saint-Siège, 2009, en ligne). De quoi légitimer le virilisme dans la mouvance du « catholicisme d'identité ». La « théorie du genre » et les mouvements LGBT deviennent la cible de « croisades antigénre »... Nous ne sommes pas loin de « liberté, égalité, stérilité », lit-on dans *Valeurs actuelles* (12 mars 2020), car le « triomphe » du féminisme porte avec lui le « *phénomène trans* », « *prolongement de la sacralisation de l'homosexualité contre l'altérité sexuelle* ». L'offensive contre la « théorie du gender » portée par La Manif pour tous innove sur la forme avec une mobilisation de rue réussie, une communication séduisante, et récupère au passage le désir d'écologie (« l'écologie humaine » prône le respect de la nature... donc, par exemple, le refus de la contraception et de l'avortement).

La montée du courant masculiniste

La grande nouveauté des dernières années est la percée du masculinisme, dans le prolongement des mouvements de défense des « droits » des pères fondés à la fin des années 1960. La dimension identitaire est prononcée. Des collectifs militants se forment pour former des « alpha mâles » grâce à une transmission des rites et traditions de la virilité d'homme à homme.

Le lobbying masculiniste s'invite aussi dans l'agenda politique. Il veut agir contre les droits reproductifs récents et masque ses visées anti-égalitaires en prétendant rétablir l'égalité dont les hommes seraient privés. Le féminisme d'Etat et ses fémocrates

sont présentés comme la preuve même de la domination féminine dans les sociétés occidentales, il en va de même pour le pouvoir judiciaire, accusé d'être féminisé et partial.

Des actions spectaculaires, avec des militants déguisés en Superman et/ou « perchés » sur des grues, marquent l'opinion. Les réseaux, les sites, les blogs, massivement utilisés, créent une manosphère qui pratique le cyberharcèlement des féministes.

Autre nouveauté : le masculinisme inspire des tueurs de masse, depuis le précédent créé au Québec par Marc Lépine qui assassina quatorze étudiantes en 1989, animé par la haine des féministes. Le norvégien Anders Breivik, qui tua soixante-dix-sept personnes en 2011, est imprégné des thèses masculinistes et suprématistes. Le meurtre est aussi prôné par la communauté des Incels (Célibataires involontaires), comme un moyen de terroriser les femmes auxquelles ils reprochent de se refuser sexuellement à eux. Sur Internet, la diabolisation des féministes (les « féminazies ») laisse accroire que la violence est du côté des féministes, accusées de misandrie.

Le masculinisme n'est sans doute que la pointe émergée de l'iceberg, un symptôme voyant, à l'image du virilisme spectaculaire de chefs d'Etat tels Donald Trump et Vladimir Poutine. Dans le passé, les oppositions les plus virulentes à l'égalité, décrédibilisées par leurs excès, n'ont pas été nécessairement les plus efficaces, mais est-ce encore le cas en ce début de siècle enflammé par les « passions tristes » et fragilisé par la dégradation de la démocratie ? Un espoir tout de même : la troisième vague du féminisme a bien intégré la nécessité d'être un contre contre-mouvement, un antimasculinisme. ●

« La grande nouveauté des dernières années est la percée du masculinisme, dans le prolongement des mouvements de défense des "droits" des pères fondés à la fin des années 1960. La dimension identitaire est prononcée. »